

25 novembre 2017

Motus et bouche recousue

HISTOIRE

Après un début de carrière prometteur et un titre de champion de France, Eugène Criqui est mobilisé en 1914. Mars 1915, une balle explosive lui brise la mâchoire. Donné perdu pour son sport. Surmontant l'adversité, il reprend la boxe en 1917. Le 2 juin 1923 il décroche la ceinture de champion du monde à New York.

Parler de sport – et spécialement de boxe – n'est pas la tasse de thé de l'auteur de cette chronique. Mais *Gueule de fer*, le petit livre de Pierre Hanot paru à La manufacture de livres dépasse largement le cas particulier, au demeurant intéressant, pour déboucher sur l'Histoire et par là prendre une valeur universelle. « *Après un début de carrière prometteur et un titre de champion de France, nous dit Hanot, Eugène Criqui est mobilisé en 1914. Mars 1915, une balle explosive lui brise la mâchoire. Donné perdu pour son sport, il se voit greffer une plaque de fer censée lui consolider le bas du visage. Surmontant l'adversité, il décide dès 1917 de reprendre la boxe et au bout d'un parcours invraisemblable de courage et de volonté, il s'empare le 2 juin 1923 de la ceinture de champion du monde à New York, deuxième Français après Georges Carpentier à décrocher un tel titre.* » Voilà, mieux résumé que je ne saurais faire, l'anecdote qui sert de trame au récit. « *Réactiver le passé d'un homme dont on ne possède que des échos parcimonieux et souvent contradictoires, un exercice d'équilibre en bascule sur une corde instable. Encore fallait-il jusqu'au vertige s'acharner à ne point trahir.* »

C'est ce qu'à remarquablement réussi Pierre Hanot, dans une langue

juste et parfaitement adaptée à son sujet. Une langue drue et populaire sans être jamais vulgaire, qui fait vivre le récit d'autant mieux qu'un ensemble d'étonnantes photographies groupées au milieu du livre donne corps au récit et lui confère une authenticité qui illustre à merveille un texte sobre et concis.

« *Aux premiers rangs, confortablement installés sur les fauteuils du ring, les rentiers distingués venus en habit se repaître de viande saignante. Derrière, les chaises à parvenus, la petite bourgeoisie envieuse et bedonnante, puis au fond les promenoirs grillagés où se bousculait le peuple qui grondait d'être à l'écart. Transcription fidèle d'une société de classes, les nantis devant et la plèbe qui se démerde avec les miettes.* »

Le 2 août 1914, mobilisation générale. « *Peut-être que la guerre sera jolie* ». Sambre et Meuse et fleur au fusil. Bien entendu, cela ne va pas durer. Comme nous savons aujourd'hui ce qu'il en fut, nous, lecteurs de 2017, portons sur le récit un regard que ne pouvaient pas avoir ceux qui le vivaient. Mais lorsqu'on lit des phrases telles que : « *Savez-vous qu'à chaque fois qu'il y avait ces derniers temps promesse de paix la Bourse a chuté ?* », on mesure clairement le propos de l'auteur qui se fait sans difficulté économique et politique. Les seuls aspects positifs dans la guerre, ce sont précisément le mélange des classes sociales et la fraternisation dans les tranchées. « *Pâle dans son lit vert où la lumière pleut, récite Antonin. – C'est quoi ton charabia, une prière ? dit Eugène. – Un vers de Dormeur du Val, le poème de Rimbaud. – Inconnu au bataillon, l'est pas de ma rue, l'aura pas de médaille.* »

Pierre Hanot lui en accroche une.

Jacques Lovichi

● « *Gueule de fer* », de Pierre Hanot, aux éditions La manufacture des livres, 144 pages, 18,90 euros.

